

LES VOIX CÉLESTES (1)

TROISIÈME PARTIE. — RÉDEMPTION. (suite)

LES BERGERS (entrant)

A Bethléem, disaient les anges,
Vous trouverez l'enfant
Dans une crèche, enveloppé de langes,
Heureux et triomphant.

Bergers, voici sa mère ;
Et ce modeste époux,
Son affectueux père.
Bergers, bergers, mettons-nous à genoux.

Dans une étable
Nous est né le Sauveur !
Enfant aimable,
Quelle douce faveur !

UN BERGER

Bravant la nuit
Et la sifflante bise,
Depuis minuit
Ton amour nous maîtrise.
Reçois, enfant, nos cœurs respectueux,
Que nous t'offrons par l'ordre de tes anges :
Pour t'adorer, leurs soins affectueux
Avaient formé nos timides phalanges.

LES BERGERS (chœur)

Dans une étable
Nous est né le Sauveur !
Enfant aimable,
Quelle douce faveur !

UN BERGER

Ah ! Quel délit !
Jésus dans une crèche !
Et pour son lit
Un peu de paille sèche !
Jésus-Enfant, quel amour est le tien !
Ton abandon me fait verser des larmes !
O Dieu puissant, qui sera son soutien ?
De cet enfant, qui défendra les charmes ?

LES BERGERS (chœur)

Dans une étable
Nous est né le Sauveur !
Enfant aimable,
Quelle douce faveur !

UN BERGER

Sa douce mère
Deviendra son soutien ;
Son tendre père,
Son fidèle gardien.
Ce tendre enfant, c'est le puissant miracle
Qui doit solder notre dette au Très-Haut.
Du fier Satan Il combattra l'obstacle,
Et des enfers Il vaincra le complot.

LES BERGERS (chœur)

Dans une étable
Nous est né le Sauveur !
Enfant aimable
Quelle douce faveur !

UN BERGER

L'aurore brille,
Inondant l'horizon ;
Son front scintille
Sous son rouge blason,
Adoucissons de nos voix la cadence,
Ne troubions pas son paisible sommeil,
Le jour naissant nous invite au silence ;
Bergers, bientôt, nous verrons le soleil.

LES BERGERS (sortant)

Dans une étable
Nous est né le Sauveur !
Enfant aimable,
Quelle douce faveur !

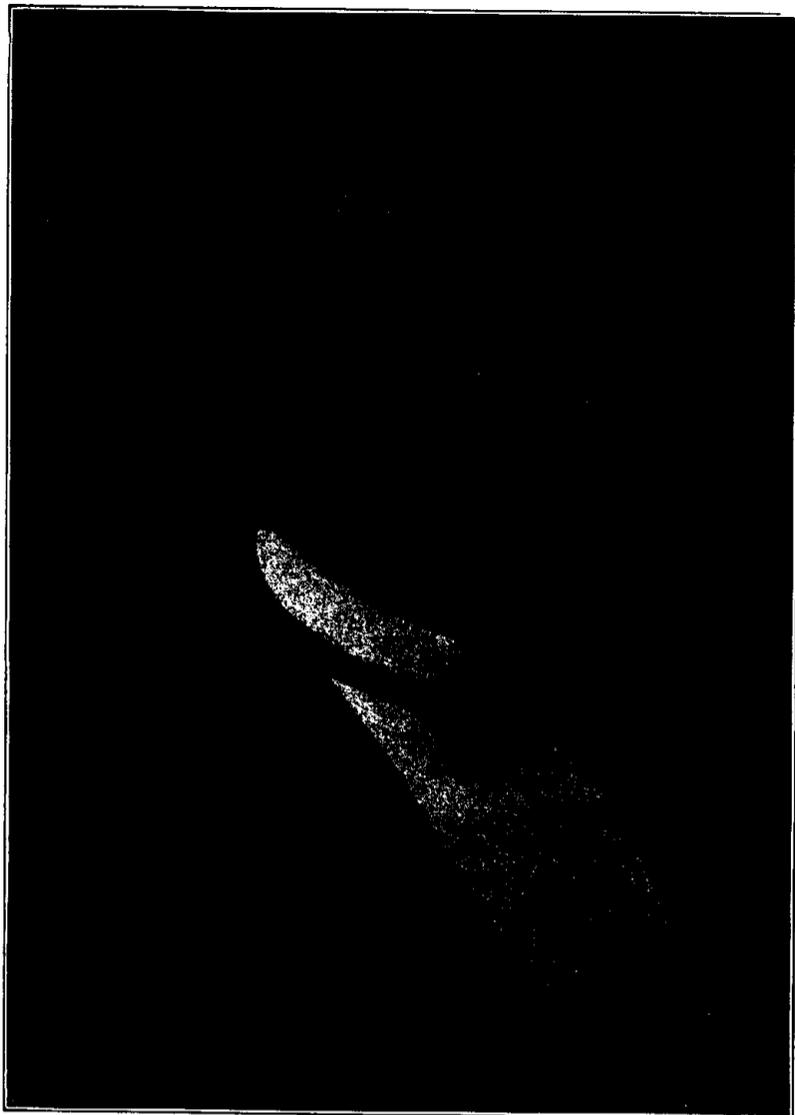
J. de L. Legault

(A suivre)

ERRATA. — Dans notre dernier numéro, le quarante-huitième vers a été omis. Il faut lire :

Allons chanter Jésus
Et la chaste Marie...

(1) Tous droits réservés.



FEU LE Dr JULES-ÉMILE PÉAN

FEU LE Dr PÉAN

Nos lecteurs ont appris, depuis quelques jours, la perte que la France vient d'éprouver, par la mort de l'un de ses plus illustres enfants, M. le Dr Péan.

Avant de céder la plume à l'un des élèves du grand savant, M. le Dr François LeMoyné de Martigny, notre compatriote, nous tenons à rappeler la noble charité du Dr Péan.

Jamais les pauvres ne s'adressaient en vain à lui, et il les soignait presque mieux que les riches, les renvoyant chargés de provisions ou munis d'argent de façon à leur permettre de réparer leurs forces après leurs maladies.

Aussi, eut-il une fin enviable. Quand il constata lui-même les progrès rapides du mal qui l'emportait, il demanda le prêtre. Ce fut M. l'abbé de Cormont, chanoine de l'église métropolitaine de Notre-Dame de Paris, qui l'assista, qui lui donna les secours de la religion en pleine connaissance.

« Avant d'accomplir ses devoirs religieux — disait M. le chanoine de Cormont sur sa tombe — il a prononcé ces belles paroles, si consolantes pour sa famille : Je veux mourir dans la foi de mes pères. »

C'est là l'éloge le plus complet du vrai savant : et Pasteur fut de la même trempe.

Honneur à ces vaillants chrétiens !

LE MONDE ILLUSTRÉ, qui aime tous ceux qui aiment notre jeunesse studieuse, ose se joindre à la presse de tous les pays pour dire à la famille si éprouvée du célèbre docteur, toute la part qu'il prend à sa douleur : nous n'oublierons pas le cher et illustre défunt.

Nous laissons parler maintenant son élève : on sait combien le Dr Péan était bon pour nos jeunes médecins canadiens. Nous croyons que pour le Dr de Martigny, qui bientôt va se fixer au milieu de nous, c'est une garantie absolue de succès que d'avoir étudié sous un maître si distingué, si universellement apprécié.

FIRMIN PICARD.

Péan est mort.

L'une des plus brillantes et des plus solides gloires de la Chirurgie française, le créateur de la pince hémostatique, *pince Péan*, qui a fait faire un pas décisif à la grande chirurgie et à la chirurgie abdominale en particulier ; le maître qui pendant quarante années a étonné le monde par ses incessantes découvertes et ses extraordinaires opérations, le professeur qui voyait se presser à ses cliniques si lucides et si instructives les chirurgiens venus des quatre coins du monde pour puiser à la source même ses grandes méthodes opératoires, le travailleur infatigable dont la vieillesse n'avait pu entamer l'activité, est mort presque subitement dans la nuit du samedi 31 janvier, terrassé par une pneumonie infectieuse.

Cette triste nouvelle a eu un douloureux écho dans tout le monde savant, mais elle nous a plongés dans la désolation, nous ses élèves qui vivions à ses côtés et qu'il voulait bien faire participer à ses travaux, nous qui pouvions mieux que tous autres apprécier sa grande science et son grand cœur. Qui de nous aurait pu supposer en voyant, mercredi soir 19 janvier, à l'Hôpital International, que seul il avait fondé et qu'il entretenait de ses deniers, cet homme aux robustes épaules, à la carrure d'athlète, à l'activité juvénile, que nous voyions pour la dernière fois notre illustre maître à l'hôpital ?

Le matin, il avait opéré avec son habileté ordinaire un énorme carcinome du rein. Le soir, malgré un malaise qu'il croyait passager, il vint à l'hôpital s'assurer de l'état de la pauvre opérée et me donner ses dernières instructions, et le lendemain c'était lui qui avait besoin des soins de ses élèves et de ses confrères. La maladie est venue le prendre sur le champ de bataille et il est tombé comme un soldat, les armes à la main. Extraordinaire de force d'âme et de courage, il l'a été jusqu'à la fin ; et sa mort, comme sa vie, demeure un bel exemple à méditer. Dès les premiers moments, il ne conserva aucun doute sur l'issue fatale